

UNE PETITE ERREUR

(Pour le SAMEDI.)

Je m'amusais hier à feuilleter un journal de mes aventures durant les vacances. On aime à se rappeler ce temps, ces quelques semaines qui fuient avec tant de rapidité. Et c'est vers ces plaisirs passés que je portais mon esprit, lorsque j'arrive à un paragraphe qui renfermait ces mots :

“Aujourd'hui, 5 Août, voulu me venger d'un vilain tour, mais bernique ! pas réussi... Moustache de Georges.”

J'étais à la campagne, chez un de mes oncles où je passais l'été. J'avais, comme tous les étudiants de cette ville, l'originale habitude de porter mes cheveux longs, très longs. Jugez, à la campagne, les quolibets qui m'arrivaient de toutes parts, à propos de cette abondante chevelure. J'étais surtout en butte aux railleries de mon cousin Georges, qui me répétait très souvent : “Ta vilaine perruque te portera malheur.”

Un certain matin, je me lève à mon heure habituelle, c'est-à-dire vers neuf heures, et tout en faisant ma toilette et modulant un gai refrain, je m'approche du miroir, mais horreur ! je recule muet d'étonnement et de colère. Étais-je bien éveillé ? N'était-ce pas une illusion ? Hélas ! Hélas ! Il n'était que trop vrai que je n'avais plus qu'une moitié de chevelure ; l'autre était... absente. On m'en avait *dispensé* pendant mon sommeil.

Je n'étais pas un Ménippe, et je ne pouvais rester froid devant une catastrophe qui, dans une seule nuit, m'enlevait le fruit de six longs mois de patience. Ah ! quand j'y pense ! Enfin, je fus obligé de couper ce qu'il me restait de cheveux, ne voulant pas qu'ils tombassent sous une main profane.

C'était un malin tour ; aussi, quand je descendis déjeuner, je fus la risée de tout le monde, comme vous le pensez bien. Cela fit naître dans mon cœur un sentiment qui, jusqu'alors, m'était inconnu : celui de la haine, et je jurai de tirer une vengeance éclatante.

Cependant, me direz-vous, il aurait fallu trouver le vrai coupable.

Mais, vous n'oubliez pas Georges, j'espère ? Sa fameuse prédiction me revint à l'idée, et alors, je sus...

Je passai la journée à me creuser la cervelle pour trouver une revanche égale au tort causé. J'en avais une à ma portée. À défaut d'une longue chevelure, ce Georges avait une formidable moustache : je résolus de la lui rogner.

Il couchait dans la chambre voisine de la mienne, avec un *homme engagé*, du nom de Pierre ; et je savais, de plus, que celui-ci, n'aimant pas à être dérangé, avait adopté l'angle droit du lit et du mur.

Le soir, je monte à ma chambre, soigneusement muni d'une paire de ciseaux et d'un paquet d'allumettes. Je me mets au lit, pour éloigner tout soupçon de la part de mes voisins, et j'attends que le sommeil vienne... pour eux. Après une longue expectative, ce qui, à vrai dire, me parut un siècle, des ronflements sonores et alternés m'apprennent qu'ils paient tous deux leur tribut au dieu Morphée.

—C'est le temps, me dis-je.

Et sans le moindre bruit possible, je me lève, saisis mon arme vengeresse, et, sous la faible lueur d'une allumette, je me dirige vers le lit de mon antagoniste.

Cependant, il faut vous dire que ce lit était à l'ancienne mode, c'est-à-dire très haut ; cela m'empêchait de reconnaître celui qui était le plus près de moi, pour la bonne raison que je ne voyais qu'un bout de moustache (se dressant devant moi, comme pour protester de ce que j'allais faire). Le temps pressait, car mon allumette était réduite des trois quarts, et je sentais déjà les atteintes du feu.

J'approche donc mes ciseaux, implorant le dieu de la guerre, et... un grincement prononcé m'apprit que la vengeance était complète. Je retourne à mon lit, tout joyeux de ma conduite et me faisant fort de rire à gorge déployée à son arrivée pour le déjeuner. Le mauvais tour était grassement payé.

Hélas ! l'homme propose et Dieu dispose. Il était dit que je devais perdre mes cheveux, et que Georges devait garder sa moustache intacte.

—Mais, direz-vous encore, puisque vous la lui avez rognée, la moustache en question, elle n'était donc plus intacte.

C'est que je ne la lui avais pas endommagée du tout : car, pour mon malheur, Pierre en avait une aussi, et c'est la sienne que j'avais coupée.

Il m'est impossible de vous décrire la scène qui eut lieu le matin. Qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pas ri, loin de là ; et que si je possède encore mes deux yeux, ce n'est pas la faute de Pierre.

Un conseil en terminant : Si vous choisissez la nuit pour exécuter une vengeance, de grâce, éclairez-vous avec une bougie, de peur de vous tromper de tête, et regardez-y à deux fois avant d'agir.

CARTOUCHE.

Montréal, Décembre 1889.

FLEUR ET PAPILLON.

Le papillon dit à la fleur :

—“ Si tu voulais, ma bien-aimée,
“ Nous irions chercher le bonheur,
“ Seuls, tous les deux, sous la ramée.”

“ Fi ! quel sot petit air moqueur !
“ Tu ne veux pas ? Pourquoi, méchante ?
“ Viens, mon amour, viens donc ma fleur.
“ J'entends le rossignol qui chante :

“ La lune au ciel va se montrer,
“ Marchant toujours, silencieuse.
“ C'est le bon temps pour folâtrer.
“ Viens donc ! que tu serais heureuse !”

—“ Je te connais depuis longtemps.
“ Mon cher, lui répondit la rose.
“ A chaque retour du printemps,
“ Tu dis toujours la même chose.”

“ Maman m'a dit : “ Ce beau garçon,
“ Ma chère enfant, est bien volage.
“ Ne vas pas croire à sa chanson :
“ Vous ne feriez pas bon ménage.”

“ Ne peux-tu pas m'aimer ici ?
“ Pourquoi courir sous la ramée ?
“ S'il faut fuir, alors ! merci.
“ Moi, j'aime à vivre où je suis née :”

PAUL VARY

Montréal, 1889.

BON A SAVOIR

Au restaurant :

Le garçon, en vrai philosophe, insinue doucement.

—Monsieur peut manger de l'ail, la petite dame à qui monsieur fait de l'œil vient d'en manger aussi !

LE DUELLISTE . . DÉLICAT

INSULTEUR ET INSULTÉ

Lorsqu'on a l'intention d'en découdre, il n'est pas sans intérêt de se préparer le beau rôle, c'est-à-dire celui de l'insulté, qui vous procure certains avantages ; vous choisissez votre arme, et vous avez des exigences que les témoins comprennent volontiers.

Chercher querelle aux autres et les provoquer ensuite est parfois difficile, mais le principal n'est pas d'être dans son droit, ce qu'il faut, c'est que la galerie soit de votre avis.

Si vous vous trouvez avec votre ennemi, profitez des moments où les autres personnes ne peuvent vous voir, pour lui rire au nez ; haussez les épaules en le regardant ou pour lui faire des signes d'une amabilité contestable.

Si on vous regarde, mais que vous soyez sûr de ne pas être entendu des autres personnes, passez près de votre homme et traitez-le de gnaf, de rétameur, de marchand de lunettes ou d'imbécile.

Ce monsieur vexé se mettra dès lors à votre poursuite, et là, sans mesure, il vous dira des horreurs.

Soyez digne, prenez à témoins de tant de grossièretés les personnes présentes, et vous posant fièrement devant votre victime, dites-lui, en le toisant du haut en bas, ces mots sacramentels :

—Monsieur !... vous m'en rendrez raison.

Tout le monde vous approuvera, et le monsieur se mettra encore plus dans son tort, en disant des sottises aux gens qui vous auront donné raison.

Ce qu'il faut surtout, c'est trouver n'importe comment l'occasion de dire le premier : Vous m'en rendrez raison.

Ça vous pose, on voit que vous êtes un rude lapin, et les gens aiment toujours mieux se mettre du côté du plus rude lapin, parce qu'ils se figurent volontiers que cela leur donne, à eux aussi, un petit air de ne pas avoir froid aux yeux.

Il faut néanmoins être prudent et ne pas pousser les choses à un point qui friserait l'insolence.

Aussi, si vous demandiez raison à un mari sous prétexte qu'il vous trompe avec sa femme, vous risqueriez de vous faire donner tort par la galerie.

DU RENDEZ-VOUS

La rencontre décidée entre vous et votre adversaire, vous choisissez vos témoins et vous songez à l'endroit où votre humeur doit être purifiée.

Si vous vous êtes aperçu un peu tard que votre adversaire est un gaillard à poigne, le lieu étant bien arrêté dans votre pensée, vous pouvez faire avorter secrètement les gardes du bois, les gendarmes du lieu ou les sergents de ville, pour qu'ils arrivent en temps opportun afin d'éviter un effusion de sang, toujours regrettable entre deux galants hommes.

Autrement, vous désignez à vos témoins l'endroit le plus rapproché de votre domicile, et le plus éloigné de la demeure du drôle qui vous agace.

Que ce monsieur vienne à pied, à cheval ou en voiture, un chemin long ne pourra jamais que lui causer un énervement, une lassitude, qui ne peut que nuire à son action.

ATHOS.

(A continuer.)

MARSEILLAIS ET GASCON

Un Marseillais et un Gascon, tous deux fabricants de machines, causent ensemble de leurs nouvelles inventions.

—Moi, dit le premier, j'ai trouvé un appareil extraordinaire : on met un lion vivant à une porte et la machine vous rend une descente de lit.

—Moi, réponds le Gascon, j'ai mieux que ça. Je mets un castor à une extrémité, il sort à l'autre bout un demi-castor et un chapeau haut de forme.